

UC Santa Barbara

UC Santa Barbara Previously Published Works

Title

L'anecdote américaine chez Tocqueville : la méconnaissance du double

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/16f2q5vr>

Journal

Romantisme, 23(82)

ISSN

0048-8593

Author

Jullien, Dominique

Publication Date

1993

DOI

10.3406/roman.1993.5909

Peer reviewed

L'anecdote américaine chez Tocqueville : la méconnaissance du double

In: *Romantisme*, 1993, n°82. pp. 57-72.

Citer ce document / Cite this document :

Jullien Dominique. L'anecdote américaine chez Tocqueville : la méconnaissance du double. In: *Romantisme*, 1993, n°82. pp. 57-72.

doi : 10.3406/roman.1993.5909

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1993_num_23_82_5909

**L'anecdote américaine chez Tocqueville :
la méconnaissance du double**

Au nombre des rencontres mémorables dont fourmille *Quinze jours dans le désert*¹ se trouve l'anecdote suivante. Durant leur course dans la forêt américaine, qui doit les conduire jusqu'à Saginaw, village qui représente en 1831 la Frontière des terres habitées, Alexis de Tocqueville et son compagnon Gustave de Beaumont rencontrent un Blanc vêtu comme les Indiens, parlant leur langue et vivant comme eux, qui manifeste cependant un vif plaisir à converser un moment avec les deux voyageurs. L'homme leur assure que la vie qu'il mène dans les bois lui plaît "plus que toute autre" (II,303) et déclare préférer la société des Indiens à celle des Blancs. De cette brève rencontre, Tocqueville tire le commentaire suivant : "J'ai relaté cette conversation qui en elle-même ne contient rien de remarquable pour faire connaître une espèce d'hommes que nous rencontrâmes depuis très fréquemment sur les limites des terres habitées" – c'est-à-dire des Européens qui, ayant choisi la vie sauvage, occupent entre la civilisation et la sauvagerie une position intermédiaire. "Tenant aux solitudes de l'Amérique par leur goût et leurs passions, à l'Europe par leur religion, leurs principes et leurs idées, ils mêlent l'amour de la vie sauvage à l'orgueil de la civilisation et préfèrent les Indiens à leurs compatriotes sans cependant se reconnaître leurs égaux" (II,304).

Ce que Tocqueville exprime ici de manière particulièrement lucide, c'est le statut qu'il accorde à l'anecdote dans son récit de voyage. Fait singulier relaté en raison de son exemplarité, l'anecdote offre un témoignage particulier pour appuyer une affirmation générale, et apparaît ainsi comme le point de convergence entre le particulier (la dimension autobiographie et personnelle) et le général (le discours théorique). La première question qui se pose est celle du rapport du détail à l'ensemble. Un détail individuel (par exemple le Blanc rencontré dans la forêt) est mis en valeur dans la mesure où il est représentatif d'un ensemble (les Blancs qui choisissent la vie sauvage). L'anecdote n'est pas racontée dans un souci d'exactitude qui serait propre pourtant au récit de voyage. Un fait réel quoique insignifiant n'a pas sa place dans le récit de Tocqueville, non plus qu'un événement de hasard. Encore moins s'agit-il de raconter pour le plaisir de raconter². Tocqueville est aux antipodes d'un Stendhal, chez qui l'anecdote tend à tout moment à s'échapper du cadre narratif du récit de voyage, à entraîner le lecteur dans une "histoire" digressive, loin du récit principal dont elle détourne et rompt le cours. Ainsi, dans *Rome, Naples et Florence*, l'histoire de Lauretta de Naples tient le lecteur en haleine pendant dix pages, tandis que l'anecdote énigmatique de la princesse de Santa Valle, terminant le livre par une conclusion qui n'en est pas une, laisse le lecteur sur les points de suspension d'une ultime

digression par rapport au récit de voyage à la première personne ³. L'anecdote stendhalienne renverse la hiérarchie habituelle au genre : ce n'est pas l'anecdote qui ponctue le récit de voyage, mais bien plutôt le récit de voyage qui devient prétexte à raconter des anecdotes, un peu comme, dans un opéra, le récitatif se borne à assurer le lien entre les arias.

Au contraire, chez Tocqueville, l'anecdote demeure toujours rigoureusement soumise à l'ensemble du récit, et étroitement subordonnée à l'idée générale qu'elle illustre. La conversation avec la jeune Indienne de Saginaw, à la fin de *Quinze jours dans le désert*, malgré son pathos, ne donne pas lieu au moindre développement digressif. Attirés par "une voix douce qui psalmodiait sur un air indien les cantiques de la pénitence", Tocqueville et Beaumont pénètrent dans une cabane en bordure du village de Saginaw : "Assise au milieu de l'appartement, les jambes croisées sur une natte, une jeune femme travaillait à faire des moccasins ; du pied elle berçait un enfant dont le teint cuivré et les traits annonçaient une double origine" (II,314). Aux questions des voyageurs, elle répond en baissant les yeux : "Je ne suis qu'une sauvage". Sa réflexion mélancolique sert de point de départ à une méditation philosophique sur la confusion spirituelle dont souffre le métis : "Enfant de deux races, élevé dans l'usage de deux langues, nourri dans des croyances diverses et bercé dans des préjugés contraires, le métis forme un composé aussi inexplicable aux autres qu'à lui-même" (II,314). Tout le paragraphe évoque les douloureuses contradictions dans lesquelles se débattent les métis créés par la colonisation ; mais de la jeune femme, il n'est plus question. Qui est-elle ? Quelle est son histoire ? Le potentiel dramatique de l'anecdote est négligé au profit de l'idée générale.

L'anecdote énigmatique

L'anecdote chez Tocqueville, de fait, est si bien subordonnée à l'idée générale que son contenu factuel est le plus souvent incomplet. Satisfait de la valeur exemplaire de l'anecdote, Tocqueville néglige les faits, ce qui crée pour le lecteur dont la curiosité se trouve frustrée une impression d'énigme. Ainsi on ignorera toujours si l'Indien ivre-mort rencontré à la sortie de Buffalo a survécu ou non : "Le soir nous sortîmes de la ville et à peu de distance des dernières maisons nous aperçûmes un Indien couché sur le bord de la route. C'était un jeune homme. Il était sans mouvement et nous le crûmes mort. Quelques gémissements étouffés qui s'échappaient péniblement de sa poitrine nous firent connaître qu'il vivait encore et luttait contre une de ces dangereuses ivresses causées par l'eau-de-vie" (*Quinze jours dans le désert*, II,292). Le soir tombe ; les rares Indiens qui passent près du malade ne daignent pas s'arrêter ; les Blancs font preuve de plus d'indifférence encore. Mais le lecteur ne saura pas la fin de l'histoire. Toute cette scène déchirante, où Tocqueville et Beaumont essaient vainement d'intéresser quelqu'un au sort du malade, est pourtant décrite longuement, et d'une manière qui tend à exciter la pitié du lecteur à l'égard de l'Indien et son indignation à l'égard des Blancs qui le laissent tranquillement mourir : [De retour à la ville,] "Nous ne pûmes déterminer personne à s'en occuper. Les uns nous disaient : ces hommes sont habitués à boire avec excès et à coucher sur la terre. Ils ne meurent point pour de pareils accidents. D'autres

avouaient que probablement l'Indien mourrait ; mais on lisait sur leurs lèvres cette pensée à moitié exprimée : qu'est-ce que la vie d'un Indien ? C'était là le fond du sentiment général. Au milieu de cette société si policée, si prude, si pédante de moralité et de vertu, on rencontre une insensibilité complète, une sorte d'égoïsme froid et implacable lorsqu'il s'agit des indigènes de l'Amérique" (II,292). L'anecdote ouvre sur une réflexion de portée généralisante (la dureté des colons) dans laquelle les réalités factuelles deviennent immatérielles. Non seulement Tocqueville laisse le lecteur dans l'ignorance du sort de l'Indien, mais encore il ne pose même pas la question : il est clair que l'anecdote vaut pour la vérité générale qu'elle introduit ; à supposer que cet Indien en particulier ait survécu à son ivresse, la race indienne en général, elle, est condamnée à mourir.

A quelque temps de là, chevauchant dans la forêt, les voyageurs s'aperçoivent qu'ils sont suivis par un Indien. "Il courait avec l'agilité d'un animal sauvage, sans prononcer un seul mot ni paraître allonger son allure. Nous nous arrêtons, il s'arrêta. Nous repartîmes, il repartit. Nous nous lançâmes à toute course. Nos chevaux élevés dans le désert franchissaient avec facilité tous les obstacles. L'Indien doubla sa marche ; je l'apercevais tantôt à droite, tantôt à gauche de mon cheval, sautant par dessus les buissons et retombant sur la terre sans bruit" (II,303). Leur inquiétude va croissant : "Il nous vint dans la tête qu'il nous menait dans une embuscade". C'est alors que se situe la rencontre du Blanc dont il a été question plus haut, lequel s'entretient cordialement avec les voyageurs, puis avec l'Indien Chippeway, dont il a appris la langue. Fausse alerte, en somme ; or le lecteur, dont la curiosité a été éveillée, reste une fois de plus sur sa faim, car Tocqueville conclut ainsi : "Qui avait pu porter cet homme à suivre ainsi pendant deux lieues la course de nos chevaux ? C'est ce que nous ne pûmes jamais deviner" (II,304). Il est frappant que Tocqueville, alors même qu'il disposait d'un interprète, n'ait pas songé à lui demander l'explication de ce comportement extraordinaire. En réalité cependant, ce manque apparent de curiosité se comprend, car ainsi l'histoire est plus belle. Une explication rationnelle du comportement de l'Indien eût évidemment brouillé la pureté du paradigme animal qui le définit, et le place de fait en dehors du domaine de la psychologie : "il courait avec l'agilité d'un animal sauvage", "on eût dit l'un de ces loups du nord de l'Europe qui suivent les cavaliers dans l'espérance qu'ils tomberont de leurs chevaux et pourront être plus facilement dévorés" (II,303). Inversement, le Blanc à demi sauvage admire les Indiens mais regrette les Européens : "Quand vous repasserez, nous cria notre nouvel ami, frappez à ma porte. On a du plaisir à rencontrer des visages blancs dans ces lieux-ci" (II,304). Ainsi, tout en définissant un espace intermédiaire entre le monde de Tocqueville et celui du Chippeway, il contribue par là même à creuser, s'il se peut, la distance entre ces deux mondes. On se trouve ici devant une variante du paradoxe herméneutique : l'insignifiant est en réalité le plus signifiant. Moins l'Indien est compréhensible, plus l'anecdote est claire, puisqu'aussi bien elle vaut avant tout par le portrait antithétique et abstrait qu'elle permet d'esquisser : sauvagerie contre civilisation.

Cette opacité des anecdotes tient donc en partie à ce qu'elles mettent en scène des Indiens. La sympathie réelle et profonde de Tocqueville pour les Indiens (sans cesse, dans *Quinze jours dans le désert*, il note leur honnêteté, leur courage, leur tolérance, leur supériorité morale sur les Blancs dont ils sont les victimes) coexiste pourtant avec le sentiment d'une altérité radicale. Dans les textes de

Chateaubriand, les Indiens ne sont jamais impénétrables ; les sentiments humains fondamentaux (deuil, maternité, etc.) unissent voyageur et indigènes⁴. Du bon sauvage, l'Indien de Chateaubriand conserve la transparence : c'est qu'en lui parle la nature, qui est universelle. Plus complexe, l'Indien de Tocqueville est sauvage avant d'être bon. Dans l'anecdote de l'Indien ivre-mort de Buffalo, les réactions des compatriotes du malade sont à la fois bestiales et incompréhensibles. Une jeune femme s'approche de lui, l'appelle par son nom, tente de le tirer de sa léthargie mais, voyant qu'il demeure sans mouvement, est prise de fureur : "Elle lui frappait la tête, lui tortillait le visage avec ses mains, le foulait aux pieds. En se livrant à ces actes de férocité, elle poussait des cris inarticulés et sauvages qui, à cette heure, semblent encore vibrer dans mes oreilles". Lorsqu'enfin Tocqueville et Beaumont interviennent, l'Indienne s'éloigne en poussant "un éclat de rire barbare" (II,292).

De là, chez Tocqueville, une méfiance constante : sa première réaction à la vue du Chippeway qui suit leurs chevaux est de barrer le chemin en portant la main à ses armes ; il soupçonne immédiatement ses deux guides indiens de nourrir quelque mauvaise intention lorsque ceux-ci annoncent que, contrairement à ce qui était prévu, il va leur falloir passer la nuit dans la forêt (II,309). En cela, l'altérité irréductible des Indiens participe encore de ce qu'on pourrait appeler, de la part de Tocqueville, un certain refus du romanesque : rebelles à l'embellissement poétique comme à l'assimilation psychologique, ces Indiens ont l'opacité du réel et ne se prêtent pas à la transsubstantiation en personnages littéraires qui est leur lot dans les textes de Chateaubriand. On songe par exemple à l'épisode bien connu de Mila dans les *Mémoires d'outre-tombe* : la chanson que la jeune fille chante à la demande du voyageur est identifiée avec la chanson de la couleuvre citée par Montaigne dans son essai sur les Cannibales, si bien que toute la scène passe du domaine de la réalité à celui de la fiction⁵.

Refus du romanesque, donc. Car le plus souvent, l'anecdote chez Tocqueville ne "raconte" rien. De cette chevauchée sur la Frontière, dont un autre que Tocqueville eût tiré un véritable roman d'aventures à la Fenimore Cooper⁶, le lecteur retire une impression curieusement statique. Le récit tend vers le tableau ; le portrait, vers le type. Les différents pionniers rencontrés au cours de ces quinze jours dans le désert sont fondus en une seule description synthétique d'un archétype, le Pionnier. Les quatre "races" qui peuplent Saginaw (Anglais, Français, Indiens et Métis) donnent lieu à des tableaux vivants, construits sur le principe du dyptique et de l'antithèse, où les traits des différents groupes s'incarnent en quatre individus exemplaires⁷.

Par contraste, l'anecdote stendhalienne constitue un fragment narratif autonome, un roman (ou une chronique) en puissance. L'anecdote de Gina et Malaspina qui ouvre *Rome, Naples et Florence*, bien que brève, forme un texte complet, un concentré de fiction, dotée de personnages, d'une intrigue, d'un cadre spatial et temporel. Treize nuits de suite, Gina, déguisée en homme, parvient à s'échapper de chez elle et à rendre visite à son amant malade (Malaspina), en se servant d'une échelle de corde⁸. L'histoire de Gina, ou celle, tragique et encore plus brève, des amants de Melito (prise de remords, une femme adultère tue son amant et meurt sur sa tombe)⁹ sont à la fois exemplaires d'une italianité essentielle (l'héroïsme de la passion) et porteuses d'un devenir romanesque qui dès le récit de voyage regarde vers *La Chartreuse de Parme* et les *Chroniques*

italiennes. L'anecdote contient à la fois la vérité sur l'Italie et la promesse des romans futurs. Et cependant, en sa qualité d'anecdote, elle ne se donne pas pour une fiction mais pour la réalité, offrant ainsi au romancier l'aubaine de la réalité faite fiction, de la vie devenue roman.

Le lieu vide

En revanche, la règle de l'anecdote chez Tocqueville semble être qu'il ne s'y passe rien. Une anecdote emblématique occupe le centre de *Quinze jours dans le désert* : Tocqueville et Beaumont s'égarèrent dans la forêt au cours de la première nuit ; or contre toute attente du lecteur, le potentiel dramatique est évincé ; tout reste comme suspendu. Séparé de son compagnon, Tocqueville, parti en reconnaissance dans une vallée à moitié défrichée, trouve des cabanes ouvertes et abandonnées. Malgré sa peur croissante, écrit-il, "je ne pus m'empêcher d'admirer pendant quelques minutes la sublime horreur du lieu. Cette vallée semblait former une arène immense qu'environnait de toutes parts comme une noire draperie le feuillage du bois et au centre de laquelle les rayons de la lune, en se brisant, venaient créer mille images fantastiques qui se jouaient en silence au milieu des débris de la forêt" (II,304-305). Beaumont, perdu de vue, ne semble pas entendre ses appels ; saisi d'inquiétude, Tocqueville remonte le ruisseau, et retrouve enfin son compagnon. "Nous nous remîmes en route en nous promettant bien de ne plus nous séparer et à trois quarts d'heure de là nous aperçûmes enfin un défrichement, deux ou trois cabanes et ce qui nous fit plus de plaisir, une lumière" (II,305).

La correspondance de Beaumont offre cependant une péripétie supplémentaire. En cherchant la maison où ils doivent être reçus pour la nuit, les voyageurs arrivent à une cabane à demi détruite où se terre une jeune femme seule, qui leur indique la route : "Quelqu'un marchait dedans sans se montrer et il me semblait qu'on s'efforçait de cacher la lumière qui éclairait l'intérieur..." Beaumont appelle de sa voix la plus douce : "Alors se montre une femme demi-vêtue, portant un flambeau à la main qui me dit de la manière la plus obligeante que la maison de M. Todds est dans le voisinage et à peu de distance (cette malheureuse était seule dans cette maison abandonnée et ouverte à tous les vents). Je n'ai pas eu le temps de compatir davantage à son infortune et je suis revenu rejoindre Tocqueville..."¹⁰. On imagine le petit roman que n'eût pas manqué d'esquisser Stendhal : mais l'histoire émouvante de cette infortunée abandonnée à elle-même dans la solitude de la forêt n'a pas retenu l'attention de Tocqueville, qui n'en fait pas mention. Le potentiel romanesque n'est pas exploité. Le détail, vrai pourtant, est rejeté parce qu'il est jugé insignifiant : l'épisode a été purifié dans le sens d'une représentation romantique de la forêt américaine comme *lieu vide*. Au centre du récit, on trouve une absence ; tout le suspense du texte culmine dans une sorte de vide, d'anti-événement¹¹. Une nuit que le silence absolu et les reflets de la lune rendent fantastique ; des maisons à demi en ruine, une forêt à demi saccagée, deux voyageurs qui se perdent et se retrouvent : l'Amérique est ce lieu foncièrement mélancolique que Tocqueville, sur les pas de Chateaubriand, est venu chercher et dont le texte ne peut, à son tour, que commémorer la disparition¹².

L'emblème de l'Amérique comme lieu vide est le court récit – ou pour mieux dire la longue anecdote – intitulé *Voyage au lac Onéida*. L'auteur y raconte un pèlerinage sentimental au lieu où vécut autrefois un couple de Français, dont l'histoire (considérablement romancée) fut rendue célèbre par le roman de Sophie Von La Roche¹³, qui avait tant ému le jeune Tocqueville : “Il y a déjà bien des années, il m'était tombé sous la main un livre intitulé : *Voyage au lac Onéida*. L'auteur y racontait qu'un jeune Français et sa femme chassés de leur pays par les orages de notre première Révolution étaient venus chercher un asile dans l'une des îles que le lac environne de ses eaux” (II,287)¹⁴. Partis sur les traces du Français qui a autrefois habité l'île, et dont leur imagination a fait une sorte de René, les jeunes gens, avec une piété mélancolique, cherchent vainement à retrouver, sous la végétation qui a tout recouvert, la demeure de l'exilé. “Pendant une heure nous cherchâmes inutilement à découvrir à travers le feuillage des bois et parmi les broussailles qui embarrassaient le sol quelques vestiges de la demeure abandonnée” (II,289). Sur le point de renoncer à l'entreprise, les jeunes gens découvrent enfin “un pommier à moitié mort de vieillesse”, puis un cep de vigne retourné à l'état sauvage : “Alors nous pûmes juger avec certitude que nous étions sur l'emplacement même choisi, il y a quarante ans, par nos deux malheureux compatriotes pour en faire leur dernier asile. Mais à peine en creusant l'épais lit de feuilles qui couvre le sol, pûmes-nous retrouver quelques débris tombant en pourriture et qui dans un peu de temps auront cessé d'exister”(II,289).

Une quête vaine, une île abandonnée au milieu d'un lac perdu, un destin d'exil et d'échec dont ne subsistent ni traces ni souvenirs : l'anecdote de l'île du Français, racontée dans le *Voyage au lac Onéida*, se retrouve sous une forme abrégée dans la *Démocratie*, dans le chapitre consacré aux “Causes accidentelles ou providentielles qui contribuent au maintien de la république démocratique aux Etats-Unis”¹⁵. Tocqueville raconte, sans nommer l'endroit, la visite de l'île du Français dans le lac Onéida, et la découverte mélancolique de vestiges d'habitation humaine dans cette île rendue à la nature. C'est dire que si elle y est purifiée de la plupart des circonstances autobiographiques, l'anecdote du lac Onéida a en échange acquis l'importance d'un symbole essentiel de l'Amérique. La présence de quelques restes calcinés dans une île retournée à l'état sauvage sert ici d'illustration à une idée de l'Amérique comme un lieu où tout passe, où rien ne marque. En effet, l'avidité au gain des pionniers les précipite toujours plus à l'ouest, si vite que souvent la nature recouvre leurs traces : “Quelquefois l'homme marche si vite que le désert reparaît derrière lui. La forêt n'a fait que ployer sous ses pieds : dès qu'il est passé, elle se relève” (*De la démocratie en Amérique*, I,220). La visite de l'île inverse le récit de voyage : au lieu de chercher sans succès les traces d'un exilé, Tocqueville découvre des traces d'occupation humaine sur une île qu'il croyait déserte.

J'étais bien loin de croire que ce lieu eût été habité jadis, tant la nature y semblait encore abandonnée à elle-même ; mais, parvenu au centre de l'île, je crus tout à coup rencontrer les vestiges de l'homme. J'examinai alors avec soin tous les objets d'alentour, et bientôt je ne doutai plus qu'un Européen ne fût venu chercher un refuge en cet endroit. Mais combien son oeuvre avait changé de face ! (I,221).

Les clôtures sont devenues des haies vives, la cabane s'est transformée en bosquet ; on aperçoit de la cendre parmi les buissons. “Lorsque enfin il fallut m'éloigner de ces lieux enchantés, je répétais encore avec tristesse : Quoi ! déjà des ruines !” : cette conclusion très chateaubrianesque met l'accent sur l'image de

l'Amérique comme un lieu vide, sans limites comme sans mémoire, où tout se précipite vers l'ouest, vers la mort. C'est parce que l'Amérique est un lieu vide qu'elle se prête si bien à une société sans ancrages comme l'est la démocratie : la vision de Tocqueville en fait une terre balayée par le souffle inexorable de la démocratie qui efface le passé et le souvenir. En passant du récit de voyage au traité philosophique, l'île du lac Onéida est réutilisée comme une image miniature de l'Amérique¹⁶ ; l'anecdote n'est plus autobiographique mais symbolique ; devenue une sorte de mythe de l'origine, elle est désormais chargée de dire le destin.

“Un sens prophétique”

L'anecdote n'est racontée ni pour sa véracité, ni pour sa valeur romanesque, mais pour son expressivité symbolique. Le voyage vers la limite des terres habitées dans *Quinze jours dans le désert* se clôt sur une anecdote statique, énigmatique, et que le texte tourne implicitement vers l'allégorie. La dernière nuit passée à Saginaw est étouffante et orageuse ; ne pouvant dormir, Tocqueville sort sur le seuil de la cabane et aperçoit près de lui, à la lueur des éclairs, un Indien dont les traits expriment une terreur profonde :

Cet homme craignait-il la foudre ? Ou voyait-il dans le choc des éléments autre chose qu'une convulsion passagère de la nature ? Ces fugitives images de civilisation [il s'agit des maisons de Saginaw, qui se dessinent à la faveur des éclairs] qui surgissaient comme d'elles-mêmes au milieu du tumulte du désert, avaient-elles pour lui un sens prophétique ? Ces gémissements de la forêt qui semblait se débattre dans une lutte inégale, arrivaient-ils à son oreille comme un secret avertissement de Dieu, une solennelle révélation du sort final réservé aux races sauvages ? Je ne saurais le dire. Mais ses lèvres agitées paraissaient murmurer quelques prières, et tous ses traits étaient empreints d'une terreur superstitieuse (II,317).

Ces questions resteront sans réponse¹⁷ : mais tout le texte pousse à l'interprétation symbolique ; l'Indien, devenu une figure tragique, affronte le destin de l'Amérique sauvage.

Quinze jours dans le désert se termine sur une sorte d'hallucination qui fait surgir au plus profond de la solitude américaine la révolution de 1830 :

Je ne puis dire avec quelle impétuosité les souvenirs du 29 juillet s'emparèrent de notre esprit. Les cris et la fumée du combat, le bruit du canon, les roulements de la mousqueterie, les tintements plus horribles encore du tocsin, ce jour entier avec son atmosphère enflammée semblait sortir tout à coup du passé et se replacer comme un tableau vivant devant moi. Ce ne fut là qu'une illumination subite, un rêve passager. Quand, relevant la tête, je portai autour de moi mes regards, l'apparition s'était déjà évanouie ; mais jamais le silence de la forêt ne m'avait paru plus glacé, ses ombrages plus sombres, ni sa solitude plus complète (II,318).

Le lecteur reconnaît immédiatement l'allusion à Chateaubriand, dont le voyage se termine aussi par l'évocation de la révolution (de 1789) au cœur de la solitude américaine : il s'agit, bien sûr, de l'épisode de Chillicothe, où Chateaubriand, s'appêtant à allumer le feu avec un journal, y lit la nouvelle de la fuite de Louis XVI à Varennes, et décide aussitôt d'interrompre son voyage et de rentrer en France¹⁸. Or ici, l'intertexte se révèle en fait double : le 29 juillet, en effet, n'est pas seulement l'anniversaire des journées révolutionnaires, c'est aussi l'anniversaire

de Tocqueville, qui a 26 ans ce jour-là¹⁹. A cette occasion, Tocqueville médite donc sur ce qui se passait un an plus tôt ; attitude toute chateaubrianesque : “La Saint-François m’est, tous les ans, un jour d’examen de conscience. Je tourne mes regards vers le passé ; je me demande où j’étais, ce que je faisais à chaque anniversaire précédent”²⁰. Mais ce qui surprend ici (et qui surprend d’autant plus dans un récit de voyage), c’est justement l’omission de l’élément autobiographique. Tocqueville ne dit pas que le 29 juillet est le jour de son anniversaire : le récit incomplet de cet anniversaire par omission devient ainsi le lieu d’un passage du personnel au symbolique.

Le modèle augustinien semble devoir éclairer le récit de Tocqueville. Dans les *Confessions* de saint Augustin, comme ici, les détails vécus sont épurés et subordonnés à la perspective herméneutique. Ainsi dans l’anecdote bien connue des poires volées, le récit autobiographique se coule et se moule dans le texte de la Genèse qui lui donne forme et sens. Le péché infantin (le vol des poires dans un jardin voisin) est retenu pour sa valeur exemplaire, pour l’analogie qu’il permet d’établir avec le récit biblique du péché originel²¹. Dans le texte de Tocqueville, de même, le récit de voyage finit en *Bildungsroman*, lui-même repris et dépassé par le plan symbolique²². Ce qui se joue ici, c’est, confondus, le destin de Tocqueville et le destin de l’Amérique. Sous diverses formes, les deux récits de voyage de Tocqueville répètent un même motif implicite, mais aisément identifiable, celui de la Chute. Le couple des Français exilés a été chassé du paradis de l’île d’Onéida ; des années plus tard, les deux voyageurs seront chassés à leur tour d’un lieu de pèlerinage devenu vide. La quête de l’Amérique sauvage dans *Quinze jours dans le désert* ne mène qu’à une Frontière précaire, où le silence même de la nature semble hanté par la prémonition d’une destruction imminente : “C’est cette idée de destruction, cette arrière-pensée d’un changement profond et inévitable qui donne suivant nous aux solitudes de l’Amérique un caractère si original et une si touchante beauté. On les voit avec un plaisir mélancolique ; on se hâte en quelque sorte de les admirer” (II,316). Ainsi la double commémoration de la naissance de Tocqueville et de la révolution de 1830 a lieu sous le signe mélancolique du paradis perdu²³.

Tout événement important, dans le récit, a lieu deux fois²⁴. La méditation finale de *Quinze jours dans le désert*, où le silence de la forêt est interrompu par le fracas du canon révolutionnaire, fait en effet écho, en l’amplifiant, à la méditation sur la rivière quelques pages plus haut, où la paix profonde est soudain brisée par un coup de fusil. Tocqueville et Beaumont, la veille de leur départ, remontent en canot un bras de la Saginaw :

Le désert était là tel qu’il s’offrit sans doute il y a six mille ans aux regards de nos premiers pères ; une solitude fleurie, délicieuse, embaumée ; magnifique demeure, palais vivant, bâti pour l’homme, mais où le maître n’avait pas encore pénétré. Le canot glissait sans efforts et sans bruit ; il régnait autour de nous une sérénité, une quiétude universelles [...] Nous fûmes tirés de notre rêverie par un coup de fusil qui retentit tout à coup dans les bois. Le bruit sembla d’abord rouler avec fracas sur les deux rives du fleuve ; puis il s’éloigna en grondant jusqu’à ce qu’il fût entièrement perdu dans la profondeur des forêts environnantes. On eût dit un long et formidable cri de guerre que poussait la civilisation dans sa marche (II,315-316).

Le parallélisme entre ces deux épisodes (l’épisode de la rivière et l’épisode de la forêt) fait du coup de feu le double symbole, à la fois de la marche fatale de la

civilisation qui anéantira l'Amérique sauvage, et de la marche fatale de la démocratie qui anéantira le monde aristocratique dont est issu Tocqueville.

Ce passage du personnel au symbolique devient systématique dans l'ouvrage philosophique. Dans le chapitre final de la première *Démocratie*, consacré, comme on le sait, à "l'état actuel et l'avenir probable des trois races qui habitent le territoire des Etats-Unis", les anecdotes symboliques se multiplient. On trouve, dans une note, l'anecdote de l'Indien élevé loin de sa tribu dans un collège de Nouvelle Angleterre et enrôlé dans l'armée américaine lors de la guerre de 1812, lequel montre avec fierté la chevelure d'un Anglais qu'il a scalpé. L'anecdote est racontée par un officier de l'armée américaine que Tocqueville a rencontré à Green Bay :

Les Américains n'avaient admis les Indiens dans leurs rangs qu'à la condition qu'ils s'abstiendraient de l'horrible usage de scalper les vaincus. Le soir de la bataille de ***, C... vint s'asseoir auprès du feu de notre bivouac ; je lui demandai ce qui lui était arrivé dans la journée ; il me le raconta, et s'animant par degrés aux souvenirs de ses exploits, il finit par entrouvrir son habit en me disant : — Ne me trahissez pas, mais voyez ! Je vis en effet, ajouta le major H., entre son corps et sa chemise, la chevelure d'un Anglais encore toute dégoûtante de sang²⁵.

Tocqueville ne conclut pas, mais le sens est clair : l'anecdote a pour but d'illustrer l'incapacité (ou le refus) des Indiens à se civiliser, partant, leur échec prédestiné dans l'Amérique moderne.

L'anecdote des Indiens Chactas, dont Tocqueville est cette fois le témoin oculaire, va dans le même sens. A la fin de l'année 1831, Tocqueville, qui se trouve alors à Memphis, assiste à l'exode des tribus indiennes dépossédées de leurs terres ; l'épisode sert d'illustration exemplaire à la section qui traite de la "disparition graduelle des races indigènes". Chassés par l'invasion des Blancs, les Indiens Chactas traversent le Mississippi couvert de glace, dans le vain espoir de trouver au-delà, dans l'Arkansas, un territoire qu'on ne leur disputera pas. La scène est tragique, mais sobre : "Je les vis s'embarquer pour traverser le grand fleuve, et ce spectacle solennel ne sortira jamais de ma mémoire. On n'entendait parmi cette foule assemblée ni sanglots ni plaintes ; ils se taisaient. Leurs malheurs étaient anciens et ils les sentaient irrémédiables" (I,251). La description est dépouillée de tout détail pathétique. Même le détail final des chiens semble avoir été retenu moins pour son pathos que pour l'analogie symbolique qu'il permet d'établir entre les animaux et leurs maîtres : "Les Indiens étaient déjà tous entrés dans le vaisseau qui devait les porter ; leurs chiens restaient encore sur le rivage ; lorsque ces animaux virent enfin qu'on allait s'éloigner pour toujours, ils poussèrent ensemble d'affreux hurlements, et s'élançant à la fois dans les eaux glacées du Mississippi, ils suivirent leurs maîtres à la nage" (I,251).

Le lecteur n'en saura pas davantage ; en un sens, tout est dit. Seul compte, pour Tocqueville, le tableau d'ensemble, qui confère à l'anecdote sa dimension symbolique : le refoulement fatal des Indiens vers l'ouest. Ce que dit l'anecdote chez Tocqueville, ce n'est rien d'autre que le destin. Le commentaire généralisant de l'épisode du Mississippi se trouve quelques pages plus loin dans l'identification explicite des Indiens et des aristocrates (et le corollaire implicite de leur disparition inéluctable) :

Les indigènes de l'Amérique du Nord ne considèrent pas seulement le travail comme un mal, mais comme un déshonneur, et leur orgueil lutte contre la civilisation presque

aussi obstinément que leur paresse [...] La chasse et la guerre lui semblent les seuls soins dignes d'un homme. L'Indien, au fond de la misère de ses bois, nourrit donc les mêmes idées, les mêmes opinions que le noble du Moyen Age dans son château fort, et il ne lui manque, pour achever de lui ressembler, que de devenir conquérant. Ainsi, chose singulière ! c'est dans les forêts du nouveau monde, et non parmi les Européens qui peuplent ses rivages, que se retrouvent aujourd'hui les anciens préjugés de l'Europe (I,253-254).

L'idée d'une ressemblance entre la culture féodale et celle des Indiens d'Amérique n'était pas nouvelle²⁶, mais elle prend pour Tocqueville une dimension personnelle qui lui donne une importance toute particulière dans sa pensée.

L'anecdote qui clôt la première partie de la *Démocratie* perd, à force de clarté allégorique, presque toute dimension de témoignage vécu. Tocqueville surprend dans la forêt la scène suivante : une petite fille blanche de cinq à six ans est accompagnée de deux servantes, une esclave noire "revêtue d'habillements européens presque en lambeaux" et une jeune Indienne habillée à la manière de sa tribu, dont le costume exhibe au contraire "une sorte de luxe barbare". Les deux femmes témoignent la plus vive affection à l'enfant, qui, de son côté, reçoit leurs soins avec "une sorte de condescendance" et "un sentiment de supériorité qui contrastait étrangement avec sa faiblesse et son âge". L'attitude respective des deux servantes n'est pas moins caractéristique : l'esclave noire, "accroupie devant sa maîtresse, épiait chacun de ses désirs", semble "partagée entre un attachement presque maternel et une crainte servile" ; l'Indienne conserve au contraire "jusque dans l'effusion de sa tendresse [...] un air libre, fier et presque farouche". De fait, à la vue de Tocqueville, qui s'est avancé pour contempler la scène, l'Indienne est prise de colère : "ma curiosité déplut sans doute à l'Indienne, car elle se leva brusquement, poussa l'enfant loin d'elle avec une sorte de rudesse, et, après m'avoir lancé un regard irrité, s'enfonça dans le bois" (I,249). L'anecdote tourne à l'allégorie : ces trois femmes symbolisent les trois races de l'Amérique, et leurs destins respectifs. Les deux races de couleur sont victimes, l'une du défaut, l'autre de l'excès de liberté. Le sens en est presque trop clair ; or, malgré les apparences, l'anecdote n'est pourtant pas controuvée, comme l'atteste la correspondance de Tocqueville²⁷. Mais dans la réalité, deux détails d'importance différent : d'une part, la scène a lieu "près de Montgomery, près de la maison d'un planteur" ; d'autre part, l'Indienne s'éloigne, non pas en colère, mais attirée par quelque chose que Tocqueville ne peut voir. Que Tocqueville ait choisi de remplacer un événement de hasard (l'attention de l'Indienne est attirée par une chose quelconque) par une réaction de fierté blessée se passe de commentaires : il est clair que cette interprétation renforce le portrait de l'orgueil indigène, et par contraste celui de la servilité de l'esclave noire. Le dyptique y gagne ainsi une vigueur rhétorique accrue. D'autre part, remplacer la maison d'un planteur par la cabane d'un pionnier rend la scène plus nettement emblématique de l'essence de l'Amérique. Ce tableau, conclut Tocqueville, montre "quelque chose de particulièrement touchant : un lien d'affection réunissait ici les opprimés et les oppresseurs, et la nature, en s'efforçant de les rapprocher, rendait plus frappant encore l'espace immense qu'avaient mis entre eux les préjugés et les lois" (*De la démocratie en Amérique*, I,249). Ce qui fait l'efficacité de cette anecdote, c'est donc qu'elle se prête pour ainsi dire naturellement à une lecture allégorique. La scène que jouent les trois femmes constitue une allégorie de l'Amérique où

s'affrontent des abstractions personnifiées, la Nature d'une part, et les Lois et les Moeurs de l'autre.

Un mythe philosophique

L'anecdote tocquevillienne est relatée en proportion de son exemplarité, conforme en cela à la tradition rhétorique, qui voit dans l'anecdote un moyen d'illustrer une idée plus efficace et plus économique qu'un développement théorique ; en somme, l'anecdote est alors le complément et l'inverse de la maxime²⁸. Mais contrairement à l'anecdote classique, l'anecdote tocquevillienne dépasse le simple rôle d'illustration, pour acquérir un statut à la fois plus important et plus ambigu. On est donc en droit d'envisager un autre modèle pour l'anecdote chez Tocqueville : le mythe platonicien²⁹. L'idée, exprimée sous une forme poétique et narrative (tableau ou récit), est moins l'illustration d'une idée que le relais d'une réflexion philosophique. Ainsi le mythe, chez Platon, intervient lorsque l'idée ne peut s'exprimer par le raisonnement dialectique : la dimension métaphysique de l'amour, de l'âme, échappant à l'argument rationnel, le texte y substitue le mythe (histoire de Penia et Poros dans le *Banquet*, mythe d'Er à la fin du livre X de la *République*). Il en va de même dans la perspective téléologique de Tocqueville, où la réflexion philosophique sur la démocratie est sous-tendue par une vision métaphysique. Dans les textes américains, les récits de voyage comme le traité de philosophie politique, c'est l'avenir de l'Amérique, et du monde entier, qui est en jeu. Les anecdotes ont chez Tocqueville une dimension essentiellement philosophique. C'est sans doute pourquoi elles sont concentrées dans le chapitre prophétique final de la première *Démocratie* : leur caractère statique allie le refus du mouvement narratif, caractéristique de la rhétorique classique³⁰, à la passivité romantique du narrateur, donnant à Tocqueville, face à la destruction de l'Amérique indienne ou la marche victorieuse de la démocratie, la place méditative d'un témoin impuissant et lucide de la fatalité.

Pourtant, la tension demeure entre le plan autobiographique et le plan philosophique. Pourquoi les deux récits de voyage en Amérique ne furent-ils pas publiés du vivant de Tocqueville ? On sait que Tocqueville renonça à publier ces textes, de peur de faire concurrence au roman de son ami Gustave de Beaumont, *Marie ou l'esclavage aux Etats-Unis*³¹. Mais, outre la générosité de l'ami, on peut peut-être supposer une raison plus intime. Les récits de voyage sont le germe autobiographique de l'ouvrage philosophique ; ils disent sous forme symbolique l'énigme de Tocqueville à la "frontière" de son destin intellectuel et politique. La conceptualisation n'y est pas encore achevée, mais seulement en train de se faire, dans cet effacement paradoxal de l'autobiographique qu'il faut à présent relire à la lumière de l'oeuvre qui suivra cinq ans plus tard. Effacement paradoxal, parce que, alors même que la première personne s'affirme dans l'anecdote de l'île d'Onéida telle qu'elle est transposée dans la *Démocratie*, le contenu autobiographique y subit au contraire un renversement qui gomme précisément ce qui faisait de la visite de l'île une aventure personnelle bouleversante : le pèlerinage au lieu d'exil des victimes de la Révolution, par le descendant d'une famille elle aussi durement éprouvée. Effacement paradoxal de l'autobiographique également dans *Quinze jours dans le désert*, où un anniversaire en cache un autre.

On peut donc tenter de relire les deux récits de voyage, que Tocqueville s'est refusé à publier³², comme des textes de transition dans lesquels quelque chose cherche simultanément à se dire et à se taire.

Malgré leur longueur très inégale, les deux récits présentent des ressemblances formelles frappantes. Tous deux racontent des quêtes inabouties, qui culminent négativement dans une sorte d'anti-événement (l'île vide d'Onéida, la frontière précaire de Saginaw), suivi du départ des héros en proie à un mélancolique sentiment de l'échec qui se marque chaque fois par la répétition de l'expression "silence glacé". Dans leur quête, les héros rencontrent deux types de personnages. D'une part, ceux qui les mettent sur la voie de l'aventure, sans pour autant comprendre les raisons qui les poussent à la tenter³³ : ainsi la femme du pêcheur dans *Voyage au lac Onéida* les renseigne sur l'île et leur prête une barque pour s'y rendre, et le marchand leur indique la route de Saginaw dans *Quinze jours dans le désert*, mais aucun ne saisit le but de l'entreprise. D'autre part, les personnages d'intermédiaires, qui occupent dans le récit une position-clef : ainsi le Blanc qui vit en sauvage dans le désert, et naturellement le Français de l'île d'Onéida. Dans ce deuxième cas surtout, le texte se boucle sur lui-même en ramenant à la fin l'image initiale de l'arbre déraciné : "L'infortuné ! Que peut-il devenir ? Va-t-il rester seul au désert, rentrera-t-il dans une société où il est oublié depuis longtemps, il n'est plus fait ni pour la solitude ni pour le monde ; il ne saurait vivre ni avec les hommes ni sans eux, ce n'est ni un sauvage ni un homme civilisé, il n'est rien qu'un débris semblable à ces arbres des forêts d'Amérique que le vent a eu la force de déraciner, mais non d'abattre. Il est debout, mais il ne vit plus" (II,289). L'identification explicite entre l'arbre et l'exilé, suspendu entre la civilisation et la sauvagerie, impose une autre identification, implicite mais non moins forte, avec le voyageur, suspendu entre aristocratie et démocratie : analogie autobiographique inavouée, douloureuse, qui se laisse lire en filigrane.

Rallié à contre-cœur au nouveau régime³⁴, acceptant par raison l'avènement fatal de la démocratie qui condamne à mort le monde aristocratique, Tocqueville n'a-t-il pas trahi sa classe, sa famille, son identité ?³⁵ C'est cette crise, non encore résolue à l'époque du voyage en Amérique – l'un des buts du voyage étant justement la résolution de la crise – que la conclusion hallucinée de *Quinze jours dans le désert* exprime et esquive tout à la fois. Dans la mélancolique réflexion sur la disparition des Indiens se laisse lire la naturalisation d'une méditation politique³⁶, et, plus profondément encore, la difficulté d'un choix qui exige un renoncement à soi³⁷. Le personnel et le politique sont ici intimement liés, et tous les deux convergent, comme dans un miroir, dans l'image tragique de l'Amérique³⁸.

"Il n'y a pas d'être au monde que je connaisse moins que moi-même", écrit Tocqueville à Eugène Stoffels vers le milieu de son séjour en Amérique. "Je suis sans cesse pour moi un problème insoluble"³⁹. Expression remarquablement lucide d'une confusion qui ne se débrouillera que dans le passage du vécu à l'idée, lorsque l'autobiographique (le récit de voyage) s'abstraira dans le conceptuel – *De la démocratie en Amérique*, puis *L'Ancien Régime et la Révolution*, qui pourrait s'appeler *De l'aristocratie*, tant est forte la cohérence entre ces deux livres, où Tocqueville interroge passionnément les deux faces de la même idée, la

démocratie et l'aristocratie⁴⁰. Les deux récits de voyage prennent ainsi la valeur de textes-témoins qui marquent le franchissement d'un seuil.

Il faut, pour finir, revenir à cette énigme que semble poser, sans la résoudre, l'anecdote tocquevillienne. Si le comportement des Indiens est mystérieux, si les anecdotes qui les mettent en scène sont toutes énigmatiques, peut-être faut-il conclure, de la part de Tocqueville, moins à une incapacité à comprendre les Indiens, qu'à un refus de les comprendre ; peut-être l'énigme est-elle au moins autant que celle des Indiens, celle de Tocqueville aux prises avec lui-même. Le caractère énigmatique des anecdotes, l'impénétrabilité des Indiens, pourraient alors se lire comme une dénégation : car ces Indiens aristocratiques incarnent, au moins autant que l'altérité des "sauvages", l'identité de la vieille noblesse que Tocqueville, parvenu au seuil de l'âge d'homme, est en train de renier. Et peut-être faut-il interpréter l'énigme dont Tocqueville entoure l'Indien terrifié de Saginaw comme le signe d'une tragique mais nécessaire méconnaissance de la figure du double.

(Columbia University)

NOTES

1. A. De Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, première édition historico-critique revue et augmentée par Eduardo Nolla, Paris, Vrin, 1990, 2 volumes. Les références renvoient à cette édition sauf mention contraire ; les deux récits du voyage américain, *Voyage au lac Onéida* et *Quinze jours dans le désert*, se trouvent à la fin du deuxième volume.

2. Dans une lettre à Kergorlay écrite le 15 décembre 1850 à Sorrente, où il rédige ses *Souvenirs*, Tocqueville s'estime plus doué pour l'analyse que pour le récit : "Ce à quoi j'ai le mieux réussi jusqu'à présent, c'est à juger les faits plutôt qu'à les raconter" (*Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Louis de Kergorlay*, dans *Oeuvres complètes*, édition définitive publiée sous la direction de J.-P. Mayer, Paris, Gallimard, 1977, tome XIII, volume 2, p.232). D'après L.E. Shiner, le récit du voyage de New York à Buffalo est paradoxalement dépourvu d'événements, remplacés par des descriptions synthétiques et des réflexions de portée générale (voir *The Secret Mirror : Literary Form and History in Tocqueville's Recollections*, Ithaca and London, Cornell University Press, 1988, p.192).

3. L'histoire de Lauretta se présente comme la traduction abrégée d'une lettre remise à Stendhal par une dame chez qui il est reçu à Bologne, en échange d'anecdotes sur la vie de Napoléon. La lettre raconte les prouesses et les péripéties de cette liaison secrète, et s'interrompt au moment le plus palpitant, frustrant le lecteur du dénouement (Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1987, p.168-178). L'histoire de la princesse de Santa Valle est un conte tragique d'amour et de mort, qui clôt le livre sans retour au narrateur du récit de voyage (p.411).

4. C'est sans doute une raison pourquoi il y a tant de femmes – jeunes filles et jeunes mères surtout – parmi les Indiens que rencontre Chateaubriand : depuis la jeune marinière de Saint-Pierre, jusqu'à Mila, la petite danseuse du Niagara, depuis la malheureuse Indienne à la vache du lac Onondaga, jusqu'aux enchanteresses Floridiennes, sans oublier les jeunes mères anonymes que Chateaubriand croise à plusieurs reprises dans son chemin. Dans le récit de Tocqueville, les voyageurs rencontrent surtout des hommes ; les rapports avec les indigènes sont beaucoup plus tendus. Il en va de même des rapports avec la nature, dont la beauté est inséparable d'une impitoyable hostilité. Selon Eva Doran, "The relation of man to nature is seen essentially in terms of conflict, of dramatic confrontation which excludes ultimately the idyllic, the contemplative of the lyrical mood" ("Two Men and a Forest : Chateaubriand, Tocqueville and the American Wilderness", *Essays in French Literature*, 13, November 1976, p.54).

5. *Mémoires d'outre-tombe*, "Pléiade", I,246-248. Sur cet épisode, nous nous permettons de renvoyer à notre livre, *Récits du Nouveau Monde : les voyageurs français en Amérique de Chateaubriand à nos jours*, Paris, Nathan, 1992, p.100-101.

6. Cf. la note de Tocqueville en marge de l'épisode de la rencontre avec le Blanc vivant en sauvage : "A supprimer, je crois, a trop l'air d'une réminiscence de Cooper" (II, p.303, note r).

7. Sur la tradition rhétorique du portrait et son influence sur le style de Tocqueville, voir L.E. Shiner, *The Secret Mirror*, ouvr. cité en particulier p.23 et suivantes.

8. *Rome, Naples et Florence*, éd. cit. p.34-35.

9. *Ibid.*, p.365.

10. Lettre de Beaumont à Ernest de Chabrol, 2 août 1831 (*Quinze jours dans le désert*, II,305, note s). Tocqueville fait très brièvement allusion à cet incident dans un de ses cahiers de voyage : "Maisons non achevées. Personne. Pour retrouver Beaumont je suis obligé de faire des cris affreux. Je crains qu'ils n'attirent les Indiens. Leur retentissement dans le désert. Silence qui leur succède. Nous nous retrouvons. Nous marchons encore une demi-heure. Nous entendons le bruit des chiens dans le lointain. Nous arrivons à un défrichement et apercevons une lumière. B. y va. Femme seule, se cache. Indique M. Todd..." (*Cahier portatif n°2*, dans *Oeuvres complètes*, tome V, volume 1 : "Voyages en Sicile et aux Etats-Unis", Paris, Gallimard, 1957, p.168).

11. La formule est empruntée à Irena Grudzinska Gross, qui décrit le *Voyage au lac Onéida* comme "a climactic non-event" (*The Scar of Revolution : Custine, Tocqueville, and the Romantic Imagination*, Berkeley, etc., University of California Press, 1984, p.110).

12. Sur la notion de "lieu vide", voir Michael Riffaterre, "Chateaubriand et le monument imaginaire", dans R. Switzer (éd.), *Chateaubriand Today*, Madison, University of Wisconsin Press, 1970, en particulier p.73.

13. Sophie von La Roche, *Erscheinungen am See Oneida* (1798).

14. Sur le roman de Sophie von la Roche, voir II,287, note e, ainsi que l'article de Victor Lange, "Visitors to Lake Oneida. An Account of the Background of Sophie von la Roche's novel "Erscheinungen am See Oneida", *Symposium*, 2 (1), 1948, p.48-78.

15. *De la démocratie en Amérique*, chapitre 9 de la première partie (I,216-222).

16. "A quintessential America-as-an-empty-place" : c'est ainsi qu'Irena Grudzinska Gross qualifie l'image qu'offre de l'Amérique le *Voyage au lac Onéida* (livre cité, p.106). Le chapitre consacré à la *Démocratie* s'intitule : "an America of many Oneidas", et souligne la continuité thématique entre le récit de voyage et le traité philosophique : "The little world of Lake Oneida, poetic and limited as it was, contained all the elements of the universe called America" (p.149).

17. Curieusement, cette anecdote ne se trouve pas dans les cahiers de voyage ; le texte porte simplement, à la date du 28 juillet, la mention suivante : "Après une nuit sans sommeil, nous partons seuls de Saginaw à 5 heures" (*Oeuvres complètes*, V,1, p.172).

18. *Mémoires d'outre-tombe*, éd. cit. I, 267-268.

19. La coïncidence est signalée par G.W. Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America*, New York, Oxford University Press, 1958, p.282.

20. *Mémoires d'outre-tombe*, II,860 (sur ce rituel commémoratif, voir M. Riffaterre, "Chateaubriand et le monument imaginaire", art. cité, p.69).

21. Saint Augustin, *Confessions*, II,4-10.

22. L.E. Shiner analyse dans *Quinze jours dans le désert* la correspondance de deux plans, un plan particulier (le voyage des deux jeunes gens en quête de la nature : le récit de voyage comme *Bildungsroman*) et un plan plus général, celui du triomphe inévitable de l'histoire sur la nature (*The Secret Mirror*, ouvr. cité, p.196-197).

23. La belle prairie où Tocqueville et Beaumont vont chasser la veille de leur retour à la civilisation, se révèle être pleine de serpents à sonnettes (II, p.316-317). Peut-être n'est-ce pas forcer le texte que d'interpréter la scène comme une allusion à la chute.

24. Sur les redoublements et les parallélismes qui structurent le récit de Tocqueville, voir I. Grudzinska Gross, *ouvr. cité*, p.109-110.

25. *De la démocratie en Amérique*, I,248, note 1. L'ébauche de ce passage se trouve dans la conversation du 12 août 1831 avec le major Lamard, recueillie dans le *Cahier non alphabétique 1 (Oeuvres complètes, V,1, p.76)*.

26. On trouve développée chez Guizot notamment l'idée d'une ressemblance entre les moeurs indiennes et celles des anciens Germains (voir *De la démocratie en Amérique*, I,254, note r). De manière générale, l'analogie de Tocqueville se rattache à tout un courant de pensée qui tend à assimiler au "sauvage" américain, tantôt le noble féodal, tantôt le Chouan. Ainsi, dans un passage célèbre des *Mémoires d'outre-tombe*, le héros vendéen que Chateaubriand observe à Londres est décrit comme un bon sauvage (I,391-392). Sur la postérité littéraire de cette analogie au XIX^e siècle, voir le livre de Claudie Bernard, *Le Chouan romanesque* (Paris, PUF, 1989), en particulier la première partie, intitulée "Le sauvage au siècle des révolutions".

27. Lettre de Tocqueville à sa belle-soeur Alexandrine, écrite de Chesapeake Bay le 16 janvier 1832 ; citée par G.W. Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America*, p.638. Le passage se trouve également dans les *Cahiers portatifs n°4 et 5 (Oeuvres complètes, V,1, p.196)* ; la version des faits y est conforme à la lettre à Alexandrine.

28. C'est l'idée d'Isaac Disraëli, exprimée dans son essai *A Dissertation on Anecdotes* ; il loue l'édition des *Maximes* de La Rochefoucault par Amelot de la Houssaie, où les maximes sont illustrées par des anecdotes tirées de l'histoire : "An Addison and a La Bruyère accompany their reflections by characters ; an anecdote in their hands informs us better than a whole essay of Seneca. Opinions are fallible, but not examples" (*A Dissertation on Anecdotes*, New York, 1972, p.28). Dans une étude historique, l'anecdote est irremplaçable, car c'est elle seule qui permet à l'historien de saisir l'essence de son sujet : "... it is alone by anecdotes the genius of an age or nation is thoroughly to be understood" (p.9).

29. On sait que pendant la longue retraite que s'impose Tocqueville pour rédiger *De la démocratie en Amérique*, il relit les grands textes philosophiques, avec une prédilection particulière pour Platon (voir sur ce point G.W. Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America*, p.743).

30. A. Kibédi-Varga note que la rhétorique classique privilégie la description sur le récit : "La description statique est privilégiée ici par rapport à la narration dynamique. La littérarité [...] semble bien se définir, à l'époque classique, avant tout, comme un art de la description" ("Synonyme et antithèse", *Poétique*, p.307). Il ajoute ces lignes qui pourraient caractériser, au moins en partie, les récits de Tocqueville : "Il n'existe guère de règles classiques pour la narration ; le récit se transforme souvent en tableau. La vision statique du classicisme est visiblement gênée par le roman, par le dynamisme du récit" (p.307, en note).

31. Les deux amis avaient initialement le projet d'écrire en commun leur ouvrage sur l'Amérique ; ce n'est que peu à peu que les deux projets de livre vont se différencier, les intérêts de Tocqueville le portant plutôt vers l'analyse des institutions démocratiques, et ceux de Beaumont plutôt vers les rapports entre les races. A cet égard, les deux récits de voyage de Tocqueville témoignent d'un ancien état de symbiose dans la pensée des deux amis. "Beaumont et Tocqueville, écrit E. Nolla, ont en Amérique des intérêts différents, mais leur propos est de publier leurs livres simultanément, comme les deux parties d'un même ouvrage. En 1831, et pendant un bon moment encore, elles constitueront les deux faces d'une même monnaie. Elles ne se distingueront franchement que plus tard" (*De la démocratie en Amérique*, I,XXXI).

32. C'est du reste le sens étymologique du mot "anecdote", qui signifie en grec "inédit".

33. Leur fonction dans le récit de Tocqueville permet de les rapprocher du personnage-type de l'adjuvant dans les contes.

34. Les circonstances du serment de Tocqueville au nouveau roi, ainsi que le rôle des événements politiques dans la décision du voyage américain, sont assez connus pour qu'on n'y insiste pas ici. Voir en particulier G.W. Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America*, ainsi que les introductions d'A. Jardin à la correspondance Tocqueville-Beaumont (*Oeuvres complètes*, tome VIII, volume 1) et d'E. Nolla à la *Démocratie en Amérique*.

35. C'est ce déchirement qui transparait dans la lettre à Ernest de Chabrol du 18 octobre 1831, c'est-à-dire au milieu du voyage américain : "Lié aux Royalistes par la communauté de quelques

principes et par mille liens de famille, je me vois en quelque sorte enchaîné dans un parti dont la conduite me paraît souvent peu honorable et presque toujours extravagante. Je ne puis manquer de souffrir infiniment de leurs fautes, tout en les condamnant de tout mon pouvoir” (cité par E. Nolla, *De la démocratie en Amérique*, I,XXI).

36. L.E. Shiner montre la continuité entre les images naturelles de *Quinze jours dans le désert* et les concepts politiques de la *Démocratie* : “What will become the Tocquevillian opposition of aristocracy and democracy, liberty and equality, grandeur and greed, are here symbolically rooted in the conflict of nature and history” (*The Secret Mirror*, p.197). La naturalisation du politique est constante et se retrouve par exemple dans la métaphore du torrent révolutionnaire : “Placés au milieu d’un fleuve rapide, nous fixons obstinément les yeux vers quelques débris qu’on aperçoit encore sur le rivage, tandis que le torrent nous entraîne et nous pousse à reculons vers des abîmes” (I,245, note o), réécriture de l’image chateaubrianesque du Niagara qui emporte irréversiblement les peuples indiens dans sa chute : “L’écriture compare souvent un peuple aux grandes eaux ; c’était ici un peuple mourant, qui, privé de la voix par l’agonie, allait se précipiter dans l’abîme de l’éternité” (*Mémoires d’outre-tombe*, I,243). Ainsi, chez Tocqueville, l’analogie entre Indiens et aristocrates se trouve implicitement renforcée par les liens intertextuels qui la relient à l’Amérique de Chateaubriand.

37. Tristesse de l’inévitable que Sainte-Beuve compare à celle d’Enée s’en allant fonder Rome en pleurant Didon (*Le Moniteur*, 31 décembre 1860, cité par G.W. Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America*, p.763).

38. François Furet exprime remarquablement cette étroite symbiose du personnel et du politique dans la pensée de Tocqueville : “Si le ‘système’ est constitué si tôt, il me semble que c’est parce qu’il est construit, même dans sa partie explicite, sur un socle qui n’est pas d’ordre intellectuel, mais purement existentiel : Tocqueville appartient au monde vaincu par la Révolution française, d’où il tire, comme toute sa génération, le sentiment de la marche irréversible de l’histoire. Mais comme c’est un esprit porté à l’abstraction, le fameux ‘destin’ romantique prend chez lui la forme d’un concept, directement tiré de l’expérience de son milieu, et qui est la victoire du principe démocratique sur le principe aristocratique. Toute son oeuvre peut être considérée comme une interminable réflexion sur la noblesse” (*L’Atelier de l’histoire*, Paris, Flammarion, 1982, p.220).

39. Lettre à E. Stoffels, 18 octobre 1831, cité par E. Nolla, *De la démocratie en Amérique*, I, p.LXIII, note 220.

40. F. Furet évoque “son obstination à creuser une seule idée, qu’on peut bien appeler, comme on dit d’une femme, celle de sa vie” (*L’Atelier de l’histoire*, p.241).